



HAL
open science

Philippe byzantine. Esquisse du paysage urbain d'après les sources archéologiques.(IXe-XIIe s)

Samuel Provost

► **To cite this version:**

Samuel Provost. Philippe byzantine. Esquisse du paysage urbain d'après les sources archéologiques.(IXe-XIIe s). Julien Fournier. Philippe, de la Préhistoire à Byzance : études d'archéologie et d'histoire, 55, École française d'Athènes, pp.215-242, 2016, Bulletin de correspondance hellénique. Supplément, 978-2-86958-280-4. <hal-01343817>

HAL Id: hal-01343817

<https://hal.science/hal-01343817v1>

Submitted on 10 Jul 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Copyright - All rights reserved

Philippe byzantine

Esquisse du paysage urbain d'après les sources archéologiques (IX^e-XII^e S.)

Samuel Provost¹

L'occupation byzantine de Philippe, après le VII^e siècle de notre ère, constitue sans aucun doute la période la plus mal connue de l'histoire du site. Depuis l'étude pionnière de Paul Lemerle, parue en 1945, jusqu'à une période très récente, rares ont été les chercheurs à s'intéresser à ce thème. Les quelques textes historiques qui pouvaient être invoqués pour documenter cette époque, au mieux de courtes notices dans des récits de voyageurs, ainsi que des allusions dans les chroniques ou des documents d'archives monastiques, avaient déjà été réunis et commentés par Paul Lemerle. Malgré leur témoignage de l'existence d'un établissement urbain jusqu'au XIV^e s., l'archéologie ne paraissait pas en mesure d'en fournir la confirmation.

C'est pourquoi, hormis l'abondante littérature suscitée par le cas particulier des inscriptions gréco-bulgares de la Basilique B, le seul article de synthèse consacré, en partie, à cette question reste l'étude qu'E. Kourkoutidou-Nikolaïdou a donnée en

¹ Abréviations bibliographiques :

KOURKOUTIDOU-NIKOLAÏDOU 1995 = E. KOURKOUTIDOU-NIKOLAÏDOU, « Φιλίπποι. Από την παλαιοχριστιανική στη βυζαντινή πόλη », dans *Διεθνές Συμπόσιο Βυζαντινή Μακεδονία 324-1430 μ.Χ.* (1995), p. 171-182.

LEMERLE 1945 = P. LEMERLE, *Philippe et la Macédoine orientale à l'époque chrétienne et byzantine*, Paris, 1945.

PROVOST et BOYD 2002 = S. PROVOST, M. BOYD, « Application de la prospection géophysique à la topographie urbaine, II, Philippe, les quartiers ouest », *BCH* 126/2 (2002), p. 431-488.

PROVOST 2003 = S. PROVOST, « Une réfection des remparts de Philippe sous Michel VII Doukas », *REByz* 61 (2003), p. 167-182.

TSOURIS 2002 = K. TSOURIS, « Νεάπολις, Χριστούπολις, Καβάλα, Οι οχυρώσεις της Καβάλας και το πλαίσιο των οχυρωσέων του ευρύτερου σώρου της ανατολικής Μακεδονίας και Θράκης. Προβλήματα τειχοδομών και αλλά », *ArchDelt* 53, A (2002), p. 419-454.

1995 au colloque international sur la Macédoine byzantine². Partant des résultats de ses fouilles dans les annexes liturgiques de la Basilique du Musée, qui avaient révélé une occupation byzantine continue, bien qu'assurément modeste, elle avait suggéré le modèle d'une ville à l'urbanisme fortement dégradé après le soudain déclin du premier quart du VII^e s. : la rétraction du culte chrétien sur un espace liturgique secondaire — le *diakonikon* — d'une basilique par ailleurs largement à l'abandon, servait ainsi de paradigme à la contraction de l'espace urbain autour de quelques noyaux d'habitats groupés autour des petites églises érigées sur les ruines des monuments paléochrétiens. Ce tableau de la ville byzantine réorganisée en une série de petites paroisses avait le mérite de mettre en évidence une première série de témoignages archéologiques sur la continuité d'occupation du site. Mais il laissait un hiatus notable entre les sources littéraires et les vestiges archéologiques en apparence médiocres de la ville byzantine.

Les travaux archéologiques réalisés à Philippes depuis les années 1990 ont apporté de nouvelles informations qui permettent de réexaminer la question : la poursuite des fouilles des quartiers au sud-est de l'Octogone par l'université de Thessalonique³ a mis en évidence des réaménagements domestiques peut-être jusqu'au IX^e s. ou au X^e s. L'étude de la céramique commune non tournée provenant du site vient affiner les datations stratigraphiques à partir du début du VII^e s.⁴ Les fouilles du théâtre et de ses abords immédiats, réoccupés dans l'Antiquité tardive, par un quartier d'ateliers et de boutiques ont livré également du petit mobilier attestant d'une phase byzantine. La fouille plus ancienne du quartier adjacent au parking du musée fait l'objet de nouvelles études qui montrent que la rue, d'origine hellénistique était encore utilisée à l'époque byzantine tardive⁵. Enfin, la reprise de l'exploration

² KOURKOUTIDOU-NIKOLAÏDOU 1995.

³ Voir la contribution de N. POULOU dans ce volume, ainsi que sa communication lors du récent colloque de juillet 2015, *Philippi, from colonia augusta to communitas christiana : religion and society in transition* : « Philippi from the late Antiquity to the Transitional Period of Byzantium: Evidence from the Excavation of the University of Thessaloniki » (à paraître).

⁴ ST. ZACHARIADIS, « Pottery from the workshop building, in the Early Byzantine city of Philippi, Greece », dans N. POULOU-PAPADIMITRIOU, E. NODAROU ET V. KILIKOGLU (éds.), *LRCW 4 Late Roman Coarse Wares, Cooking Wares and Amphorae in the Mediterranean*, BAR Int. S. 2616 (I) (2014), p. 707-713. Voir aussi sa communication au colloque de Philippes en juillet 2015 : « *Terra a mano* : the Handmade Pottery of Philippi and its Implications for the Transformation of the City during the Early Byzantine Period » (à paraître).

⁵ Les résultats de la fouille n'avaient donné lieu qu'à un bref rapport dans l'*Arch. Delt.* (AD 45, 1990, B', p. 386-389) avant l'importante communication, au colloque de Philippes en juillet 2015, de S. DOUKATA-DEMERTZI, « New Evidence for the Civic Center from the Roman Colony to the Late

de la Maison des Fauves entre 2000 et 2004 a permis d'identifier une phase d'occupation de la fin du VIII^e ou du IX^e s⁶. La publication de la plupart de ces travaux est en cours ou à venir, en particulier pour le petit mobilier, de sorte qu'il est prématuré d'espérer pouvoir donner un tableau cohérent et exhaustif du site pendant la période byzantine. La perte d'informations résultant des stratégies de fouilles anciennes, celles des années 1920-1930 sur le forum et dans les basiliques, comme celles des années 1950 dans le quartier de l'Octogone, a de toute façon créé des lacunes irrémédiables dans ce domaine.

Cette étude se donne par conséquent pour objectif plus limité, à partir des résultats, dispersés dans les publications ou parfois encore inédits, des prospections géophysiques et topographiques réalisées de 2000 à 2004, de proposer une esquisse du paysage urbain de Philippes byzantine : l'identification de la ville byzantine dans un quartier refortifié, baptisé de façon peut-être un peu trop péjorative le « Réduit byzantin », à l'écart du centre monumental antique, conduit à réinterpréter l'organisation générale du site à cette époque. Elle permet aussi de replacer Philippes dans l'évolution de l'urbanisme byzantin dans les Balkans.

LES ENCEINTES BYZANTINES DE PHILIPPES

La notice du géographe arabe Al Idrisi décrit en Philippes une ville prospère au milieu du XII^e s., un centre de négoce au milieu d'une riche région agricole⁷ :

« Vis-à-vis de [Christopolis] et dans son voisinage il existe une montagne au pied de laquelle se trouve la localité connue sous le nom de Philippes. Elle est urbaine et contient beaucoup de produits fabriqués et de belles marchandises, soit destinées à l'exportation, soit importées. Elle est entourée de vignes et de plantations de toute espèce, au pied d'une montagne, à huit milles de la mer. À proximité de Philippes et entre celle-ci et Christopolis, coule une rivière connue sous le nom de Mavropotamos. C'est à Philippes qu'est né Alexandre. »

Ce texte bien connu vaut d'être rappelé, car toutes les conséquences n'en ont pas été tirées, en particulier par P. Lemerle qui l'a commenté en détail le premier⁸. Al Idrisi ne se contente pas en effet de souligner le caractère urbain de cette

Byzantine Period : Excavation of the Parking Lot at the Archaeological Museum of Philippi » (à paraître).

⁶ S. PROVOST, « Philippes », *BCH* 128-129 (2004), n° 2, p. 774-803.

⁷ H. BRESCH, A. NEF (éds.), Idrisi, *La première géographie de l'Occident* (1999), p. 410.

⁸ P. Lemerle ne cache d'ailleurs pas son étonnement devant cette description, tout en accordant une entière crédibilité à la source. Le texte qu'il commente est un peu différent parce qu'il utilise une traduction allemande du texte arabe (LEMERLE 1945, p. 171-173).

agglomération mais il précise par deux fois son implantation topographique, « au pied d'une montagne ». La combinaison de ces deux caractéristiques invite à chercher, non pas un bourg rural, mais une ville fortifiée, au pied de l'acropole, car il fait peu de doute que cette colline est bien la « montagne » qui surgit de la plaine au regard du voyageur suivant l'itinéraire antique de la Via Egnatia. La question se pose alors de savoir si c'est ou non encore l'enceinte héritée de l'époque hellénistique qui définit toujours cette ville du XII^e s.

Un autre texte plus tardif le suggère en tout cas, le récit de Jean Cantacuzène décrivant la retraite dans la plaine de Philippes de Matthieu Cantacuzène, en 1355, et sa capture par les Serbes qui tiennent la ville lorsque, venant du nord-ouest, il tente de la contourner par le sud, du côté du marais. Il écrit que « la ville de Philippes est assise au pied d'une montagne. Ce qui est au-dessus est inculte, plein de roches et de précipices. Ce qui est au-dessous est marécageux. Il n'y a à travers le marais qu'un chemin fort étroit qu'ils se hâtaient de passer avant que les habitants de Philippes eussent connaissance de leur défaite (...) »⁹. Le marais s'étend au plus près du rempart antique du côté ouest, en raison de la présence de la rivière qui flanque ce côté de la ville¹⁰. C'est là que l'enceinte joue pleinement son rôle, souvent souligné, de barrière sur la route, contrôlant le passage. Au XIV^e s. encore, quelques décennies avant la disparition du site des sources écrites, la ville et ses fortifications continuent donc d'être un obstacle physique pour les voyageurs. Mais cela n'implique pas pour autant qu'elles constituent encore un ouvrage défensif de valeur militaire. C'est toute l'ambiguïté de ces textes qui désignent implicitement la ville comme un site fortifié, sans distinguer les différentes parties de cette fortification, à savoir l'acropole, l'enceinte hellénistique et romaine, et surtout les ouvrages byzantins qui ont restructuré l'aire urbaine, ni leur état.

CHRONOLOGIE GÉNÉRALE DE L'ENCEINTE

⁹ Jean Cantacuzène, *Historiae* IV, 45, 1-3, p. 890-892 (éd. CSHB IV, p. 327-331), cité par P. COLLART, *Philippes ville de Macédoine depuis ses origines jusqu'à la fin de l'époque romaine* (1937), p. 5-6 ; LEMERLE 1945, p. 205-206.

¹⁰ C'est ce que montre encore la carte de la mission de Léon Heuzey, en 1861, qui représente la plaine avant son assainissement : L. HEUZEY, H. DAUMET, *Mission archéologique de Macédoine* (1876), plan A. Les travaux de L. Lespez aux abords de la ville montrent que, dans cette région précise de la plaine, cette carte témoigne d'une extension du marais qui devait être très proche de ce qu'elle était à l'époque médiévale et peut-être même antique : L. LESPEZ, *Dikili Tash, village préhistorique de Macédoine orientale* (2008), p. 259-260, citant cette même anecdote de Jean Cantacuzène.

S'il est en effet un monument de Philippes qui reste peu étudié en regard de son importance pour l'histoire de la ville, il s'agit bien de son enceinte : depuis l'étude parallèle menée en 1936-1937, d'un côté par P. Lemerle et H. Ducoux pour l'acropole, et de l'autre côté par J. Roger pour la ville basse, le dossier n'a jamais été repris systématiquement¹¹. P. Lemerle s'est contenté d'apporter quelques corrections de détail dans sa thèse, et hormis des précisions importantes apportées par les travaux du théâtre depuis la fin des années 1980, à l'endroit où il est structurellement lié à la courtine orientale, aucune étude d'ensemble n'a été publiée sur le sujet. Tous les auteurs qui l'ont toutefois mentionné, invariablement dans le cadre de présentations générales de la ville antique, s'accordent pourtant implicitement à revoir la chronologie proposée dans les années 1930 : celle-ci ne distinguait en effet que deux ou trois phases de construction, à savoir la fondation macédonienne, puis une première réfection peut-être dans l'Antiquité tardive, et une seconde plus sûrement datée du X^e s. grâce à une inscription du règne de Nicéphore Phocas¹². L'usage ambigu répété de l'adjectif « byzantin », propre à désigner sous la plume de Lemerle comme de Roger tout aussi bien l'époque justinienne que celle de Nicéphore Phocas laisse en effet planer un doute sur la distinction des deux opérations chez ces auteurs. La multiplication des publications d'enceintes urbaines de l'Antiquité tardive, notamment en Macédoine avec Thessalonique et Dion, fournit désormais suffisamment de comparaisons pour conclure à la reconstruction pendant cette période des fortifications de Philippes, même si le détail de la chronologie (V^e ou VI^e s.) en demeure incertain¹³.

La période suivante demeure en revanche plus problématique, faute d'une véritable étude architecturale du bâti et de sondages dans les secteurs les plus ruinés. Quelques pistes peuvent toutefois être proposées grâce à la revue quasi exhaustive des ouvrages de ce type construits entre la fin du III^e s. ap. J.-C. et la période

¹¹ P. LEMERLE, H. DUCOUX, « L'acropole et l'enceinte haute de Philippes », *BCH* 62 (1938), p. 4-19 ; J. ROGER, « L'enceinte basse de Philippes », *BCH* 62 (1938), p. 20-41. Une étude systématique menée par N. Zikos, à laquelle C. Tsouris fait allusion, ne semble jamais avoir été publiée (TSOURIS 2002, p. 433).

¹² P. LEMERLE, « Le château de Philippes au temps de Nicéphore Phocas », *BCH* 61 (1937), p. 103-108.

¹³ S. PROVOST, « City wall and urban area in late antique Macedonia : a case study, Philippi », dans L. LAVAN (éd.), *Recent Research in Late Antique Urbanism, JRA Suppl.* 43 (2001), p. 123-135. Pour Thessalonique, G. VELENIS, *Τά τείχη της Θεσσαλονίκης από τον Κασσάνδρο έως τον Ηρακλείο* (1998). Pour Dion, TH. STEPHANIDOU-TIVERIOU, *Ανασκαφή Δίου. Τ. 1, Η οχύρωση* (1998).

ottomane que C. Tsouris a menée en Macédoine et en Thrace¹⁴. Il propose une chronologie des fortifications byzantines de Macédoine à partir d'une étude détaillée de leur maçonnerie. Le présupposé de cette méthode est bien entendu que toute variation, même faible, observée dans l'appareil des murs correspond potentiellement à une phase de construction différente. La difficulté réside dans l'identification des facteurs significatifs de variation, d'une part pour éviter une complication trop grande et injustifiée de l'histoire architecturale de l'ouvrage, et d'autre part pour permettre d'établir une chronologie relative sur un site et entre plusieurs sites. Les critères essentiels de distinction qu'il retient sont les suivants : la taille et le travail des moellons, la présence et le nombre d'arases de briques, la présence ou non de remplois (*spolia*), et l'utilisation de la brique dans les joints de parement.

Il prend ainsi le rebours de la démarche de P. Lemerle qui considérait dans le cas de Philippes¹⁵ que les différences d'aspects assez notables des murs byzantins ne reflétaient dans leur grande majorité que des changements d'équipes ou de chantier. Ce type de considération n'est toutefois pas absent de la chronologie proposée par C. Tsouris pour certaines fortifications dont l'histoire connue ne paraît pas justifier ni permettre plusieurs phases distinctes. La disponibilité plus ou moins grande de certains matériaux de construction, particulièrement sensible dans le cas des sites urbains majeurs, et la volonté de privilégier l'esthétique ou la valeur défensive d'une partie limitée de l'ouvrage peuvent aussi expliquer les différences locales d'appareil.

Pour Philippes, curieusement, C. Tsouris se borne à citer brièvement les conclusions d'une étude inédite de N. Zikos sur le rempart paléochrétien, et reste pratiquement muet sur les fortifications byzantines : il récuse l'attribution à Nicéphore Phocas des ouvrages de l'acropole comme du rempart urbain, datés d'une autre époque, sans précision supplémentaire¹⁶. L'inscription du règne de Nicéphore Phocas, entre 963 et 966, ne correspondrait ainsi à aucun vestige encore visible, comme c'est également le cas presque à la même époque, en 926, pour l'inscription du stratège du Strymon Basile Klados, dans la ville voisine de Kavala¹⁷.

Le très mauvais état de conservation des remparts de Philippes peut effectivement justifier cette prudente absence de précision chronologique. De Pierre Belon au XVI^e s. à G. Perrot et L. Heuzey au XIX^e s., les premiers voyageurs et archéologues à visiter le site ont tous noté le zèle avec lequel les carriers d'époque

¹⁴ TSOURIS 2002. Voir aussi, pour un catalogue et une bibliographie générale récente des villes byzantines de Macédoine, PH. KARAGIANNI, *Οι Βυζαντινοί οικισμοί στη Μακεδονία μέσα από τα αρχαιολογικά δεδομένα 4^{ος} 15^{ος} αιώνας* (2010).

¹⁵ LEMERLE 1945, p. 150, n. 1.

¹⁶ TSOURIS 2002, p. 425-426 et 433.

¹⁷ TSOURIS 2002, p. 434.

ottomane ont démonté l'enceinte urbaine, ne laissant sur de longs tronçons du rempart de l'acropole que les degrés, taillés dans la roche, de la première assise macédonienne, et dans la ville basse que des talus informes de petits moellons ou de massif de blocage¹⁸. Même lorsque les vestiges possèdent une élévation suffisante pour permettre leur étude, les tronçons sont d'une longueur trop faible pour que l'on puisse établir des comparaisons fiables sur l'ensemble du site, et tous presque sans exception ont perdu tout ou partie de leur parement. Une rare exception est la tour, baptisée « donjon » par Lemerle, qui couronne l'acropole : son appareil assez soigné de moellons et mortier de chaux, comprend quelques *spolia*. Il emploie presque systématiquement des briques dans les joints horizontaux et des fragments de briques superposés dans les joints verticaux (**fig. 5**). Cet appareil quasi cloisonné est caractéristique en Macédoine Thrace, d'après C. Tsouris, d'une datation de la fin du XIII^e s. au milieu du XIV^e s. (Paléologues)¹⁹. Khrysoupolis et Anaktoroupolis figurent parmi les forteresses les plus représentatives de cette technique²⁰.

Des formes plus frustes de cet appareil, avec des briques plus épaisses et moins nombreuses, un mortier de moins bonne qualité, doivent correspondre à des phases antérieures de la fortification de l'acropole, sans qu'on puisse préciser davantage la chronologie. C'est le cas en particulier de la tour carrée nord, qui a été doublée extérieurement d'un nouveau mur, qui lui, est peut-être contemporain de la tour centrale. Mais il n'est pas possible, sans un véritable nouveau relevé de l'acropole, encore à réaliser, d'y déterminer la succession des phases de construction. La proposition de Zikos selon laquelle la fortification des années 960 ne peut plus être distinguée sous les reconstructions de l'époque paléologue garde donc pour l'instant sa validité.

La permanence du tracé général des remparts est un point qui n'est pas contesté pour l'acropole et la ville haute²¹ : la succession stratigraphique du bâti bien visible dans le rempart à hauteur du théâtre serait la norme. Deux murs de fortification viennent toutefois, à une époque indéterminée, s'ajouter au dispositif et couper les

¹⁸ Pour la bibliographie des voyageurs à Philippes, voir P. COLLART (n. 8), p. 4-20.

¹⁹ TSOURIS 2002, p. 438.

²⁰ TSOURIS 2002, p. 445.

²¹ Cette continuité de l'enceinte est en revanche remise en question par A. Mentzos pour la ville basse, essentiellement parce qu'il estime que la tombe hellénistique sous l'Octogone et l'hérôon qui la surmonte sont des monuments *extra muros* jusqu'à la fondation de la colonie romaine. Cela le conduit à contester la datation hellénistique ou le caractère urbain de plusieurs édifices, la porte de Néapolis, l'habitat fouillé dans un sondage sous le forum, la rue sous la Basilique B ou encore celle du parking du musée. Une telle révision radicale de la topographie antique est difficilement soutenable (A. MENTZOS, « Ζητήματα τοπογραφίας των χριστιανικών Φιλίππων », *Egnatia* 9 (2005), p. 101-156).

pentés de l'acropole d'une courtine à l'autre (**fig. 1**). Le premier de ces deux *diateichismata* se situe une douzaine de mètres en contrebas du rempart sud de l'acropole et possède au moins deux tours. Le second, beaucoup plus bas, s'appuie pour son tracé nord-ouest sur le cours de l'aqueduc puis en diverge et se perd juste en dessous du sanctuaire des dieux égyptiens. Il devait ensuite rejoindre le tronçon de rempart visible au-dessus du théâtre. Les deux murs présentent des appareils distincts, mais dépourvus de briques, entièrement en petits moellons à peine dégrossis, avec très peu de mortier. Le second est un ouvrage beaucoup plus massif mais plus inégalement conservé (**fig. 6**). La construction de ces deux remparts intermédiaires suggère une dégradation de la sécurité dans la ville basse dont l'enceinte antique ne devait plus avoir de valeur défensive suffisante. Mais là encore, les marqueurs chronologiques manquent pour donner une datation plus précise que la période byzantine moyenne ou tardive.

LE RÉDUIT BYZANTIN

La situation est quelque peu différente dans la ville basse, où la conjonction d'un relevé topographique et d'une prospection géophysique a contribué à révéler un nouveau chapitre de l'histoire des fortifications du site. Depuis que les fouilles systématiques ont commencé à Philippes, l'exploration archéologique a souffert d'un double tropisme, à la fois géographique et chronologique : elle a prioritairement concerné les périodes romaines et paléochrétiennes à partir du centre civique en progressant vers l'est. Il en résulte que la partie ouest du site est restée peu étudiée, en dehors de la Porte du Marais, la porte occidentale secondaire de l'enceinte macédonienne et romaine, fouillée partiellement en 1937, et des Thermes sud ou Maison des fauves.

Or, on trouve autour de cette Porte du Marais, des vestiges parfois imposants qui appartiennent à un ensemble de fortifications délaissées par les premiers fouilleurs: J. Roger ne les mentionne pas dans son étude de l'enceinte de la ville basse, bien qu'elles figurent en partie sur le relevé général du site effectué par l'architecte de l'EFA H. Ducoux en 1937 (**fig. 7**). Mais on sait que l'architecte, qui s'est beaucoup aidé des photographies aériennes commandées tout exprès à l'aviation grecque, a porté sur le plan du site de nombreux détails, parfois des monuments entiers, qui n'avaient pas été reconnus autrement sur le terrain²². Malgré sa valeur topographique toute relative, ces détails font encore l'intérêt de ce travail. Concernant

²² M. BOYD, S. PROVOST 2001, « Application de la prospection géophysique à la topographie urbaine, I, Philippes, les quartiers sud-ouest », *BCH* 125, 2 (2001), p. 503-506, fig. 36-38, pour l'exemple de l'édifice du champ Kalaitzoglou, à savoir les thermes de la palestine.

les fortifications à l'est de la Porte du Marais, P. Lemerle indique simplement, pour sa part, dans une note l'existence de cet « enclos » fortifié qu'il attribue à un quartier de casernes, sans le dater²³.

Il ne paraît pas inutile de revenir sur la description détaillée de ces fortifications, en complément des résultats géophysiques et de la publication de l'inscription qui contribue à les dater²⁴. Deux murs de fortifications se détachent de l'enceinte principale à environ 100 m de part et d'autre de la porte du Marais, pour se rejoindre à angle droit, à hauteur de la Rue du Commerce, environ 70 m à l'ouest de la Palestre (**fig. 3**). Ils délimitent ainsi une aire en forme de triangle légèrement arrondi, un réduit fortifié centré sur la Porte du Marais : ce triangle est parfaitement visible dans le paysage contemporain, conservé qu'il est par les haies. Il apparaît encore plus nettement sur les photographies aériennes (**fig. 4**). L'examen de ces murs, parfois encore conservés sur plusieurs mètres d'élévation, mais parfois aussi démontés jusqu'aux fondations, révèlent de fortes disparités d'appareil.

La courtine sud-est

Le rempart sud-est est en apparence le plus élaboré, car il est constitué de deux murs séparés d'une dizaine de mètres, selon un système similaire à l'enceinte principale dotée d'un *proteichisma*. Le mur intérieur — nord — est le moins bien conservé. On en trouve un talus issu de sa destruction près de sa jonction avec l'enceinte principale, puis on le perd jusqu'au champ 5a de la prospection géophysique où il apparaît dans les résultats sous forme d'une très forte anomalie, de part et d'autre d'une pile, conservée sur une élévation supérieure à 3,50 m. Sa maçonnerie est constituée de pierres de petite et moyenne taille, liées au mortier, avec quelques briques dans les joints. Ce rempart est ensuite de nouveau perdu jusqu'à la hauteur de l'îlot antique IN 13²⁵ où se situe son tronçon le mieux conservé, de 12 m de long.

Il devait y présenter un assez bel appareil de moellons avec deux zones d'arases de briques (de quatre ou cinq assises) distantes d'environ 1 m (**fig. 8**). Les deux parements ont été malheureusement intégralement arrachés ce qui nous prive d'informations précieuses sur la datation de ce mur. On notera toutefois les trous de

²³ LEMERLE 1945, p. 147, n. 2.

²⁴ Les résultats de la prospection géophysique à l'intérieur du Réduit ont été donnés dans PROVOST et BOYD 2002. Voir PROVOST 2003 pour l'inscription.

²⁵ La nomenclature adoptée pour référencer les éléments constitutifs de la trame urbaine antique, rues (R) et îlots (I) distingue ses deux orientations principales simplifiées, nord (N) et sud (S) : M. BOYD, S. PROVOST, « Application de la prospection géophysique à la topographie urbaine, I, Philippes, les quartiers Sud-Ouest », *BCH* 125, 2 (2001), p. 467, n. 19.

boulins carrés encore visibles ainsi que l'utilisation de gros fragments de briques dans le blocage composé pour l'essentiel de petits moellons noyés dans un mortier de chaux. Dans son état actuel, le mur mesure moins de 75 cm d'épaisseur, comme le révèle sa section. Il évoque, malgré son très mauvais état, l'appareil mixte à arases de briques présent dans la courtine est de l'enceinte principale, entre le théâtre et la porte de Néapolis, ou encore celui de la basilique B, dans le mur d'abside et dans celui du narthex. Ce type d'appareil, fréquent dans la construction publique de l'Antiquité tardive, ne lui est cependant pas réservé et les fortifications byzantines en font aussi régulièrement usage²⁶.

La direction de ce premier rempart se perd ensuite sur le sommet fortifié du réduit, dont la topographie reste très confuse.

Le mur extérieur sud-est est d'aspect très différent : il est composé presque entièrement de petits moellons avec peu de briques, et utilise davantage de mortier. Il est également moins épais. Sa jonction avec la courtine principale ouest est bien identifiée : il s'agit d'une tour carrée à 130 m au sud de la Porte du Marais. Le tracé du mur extérieur est suivi ensuite sans difficulté, soit sur les photographies aériennes, soit même sur le terrain, jusqu'au sommet du triangle fortifié, où il décrit un grand redan rectangulaire. L'espace séparant les deux murs, large d'une dizaine de mètres, est occupé par un chemin bordé de deux haies qui recouvrent les vestiges des fortifications.

Le mur intérieur possède peut-être trois tours rectangulaires projetées en avant du rempart, repérées par photographie aérienne et grâce au remblai de destruction²⁷. La pile encore visible appartient probablement à l'une de ces tours, dans une zone où le mur a été démonté jusqu'au sol (**fig. 9**). Le mur extérieur en revanche, ne possède probablement pas de tour, et semble en général moins épais : cette différence pourrait justifier son interprétation comme un *proteichisma*, plutôt que comme une phase différente de la courtine principale.

La courtine nord

²⁶ TSOURIS 2002, p. 445. La présence ou l'absence de bandes d'arases de briques est, selon l'a., d'une faible valeur comme marqueur chronologique pour la fin de la période byzantine : elles sont absentes des fortifications paléologues de Didymoteicho, Anastasioupolis, Sidérokastro ou Serrès, tandis qu'elles existent dans les fortifications paléologues de Pythion, Gynékokastro, et Thessalonique qui sont des ouvrages impériaux. Au contraire, elles sont plus fréquentes dans les fortifications mésobyzantines.

²⁷ Ces tours ne sont néanmoins pas portées sur le relevé topographique car elles ne sont plus du tout conservées et leur existence demeure hypothétique.

Le rempart nord du réduit ne ressemble ni au mur intérieur sud à arases de briques ni au mur extérieur, mais plutôt au grand *diateichisma* sud, celui qui reprend le tracé de l'aqueduc, et à certaines fortifications de l'acropole. Il est très bien conservé, sur plusieurs mètres d'élévation, dans sa partie ouest, jusqu'à la jonction avec l'enceinte, où ne se trouve pas de tour, contrairement au rempart sud. Son tracé est presque rectiligne et parallèle à la Via Egnatia : on le suit facilement sur près de 80 m, après quoi il se résume souvent à un petit talus informe de moellons. Son intersection avec le rempart intérieur sud-est est particulièrement difficile à localiser précisément.

Le dernier côté du réduit correspond à la courtine occidentale originelle de l'enceinte, avec la Porte du Marais. Celle-ci possède un plan particulier : d'une part elle s'ouvre dans un décrochement subit du rempart par rapport à sa direction générale, d'autre part, elle est précédée d'une avant-cour formée par le *proteichisma* qui ne se poursuit pas davantage au nord et rejoint donc à cette hauteur le rempart principal (**fig. 3**). La maçonnerie de ce mur ne se distingue en rien du reste de la courtine principale. On notera toutefois le rétrécissement du passage de la porte à une époque indéterminée par adjonction d'un massif maçonné, selon un procédé qui se rencontre dans les deux autres portes.

Éléments de chronologie du réduit

Les nombreuses différences d'appareil rendent pratiquement impossible la datation de cet ensemble sans sondages archéologiques ni étude architecturale de détail. Néanmoins, la comparaison avec certaines des fortifications byzantines de l'acropole laisse peu de doute sur leur caractère contemporain. Juste au sud-est de la Porte du Marais, on peut encore voir les vestiges massifs d'un petit édifice non identifié, occupant une surface d'environ 15 x 10 m, et jamais étudié lui non plus (**fig. 10**). Faute de renseignements précis, on doit se borner à quelques remarques : son orientation est-ouest se démarque complètement de la trame urbaine antique. Les quelques vestiges conservés laissent deviner la présence d'une porte ou d'une fenêtre sur le côté nord. À l'intérieur, les restes d'une voûte suggèrent la présence d'au moins un étage. Il pourrait s'agir d'une petite église byzantine, construite sur la petite place qui s'ouvrait probablement juste à l'entrée de ce quartier, derrière la Porte du Marais.

Son appareil, avec notamment l'utilisation des fragments de briques dans les joints de mortier, et l'utilisation des briques dans les encadrements de porte et de fenêtre, ressemble beaucoup à celui du « château » de l'acropole, dans une version moins élaborée (**fig. 5**). C'est un indice supplémentaire sur la datation du réduit fortifié dans lequel il se trouve. Mais plutôt que la phase originelle, de construction de ces fortifications, ce parement date la dernière réfection, probablement attribuable

au XIII^e ou au XIV^e s., peut-être à l'époque où Matthieu Cantacuzène se heurte encore aux murs de Philippes. Il témoigne de l'existence continue de cette double fortification à l'époque byzantine tardive, mais pas de sa fondation.

D'autres éléments importants peuvent néanmoins être retirés de la campagne de prospection géophysique et topographique dont l'objectif premier était l'étude de la trame urbaine antique. Le bénéfice le plus immédiat des résultats de la prospection concernant le réduit fortifié est de confirmer l'originalité de son occupation comparée aux zones extérieures voisines : les données recueillies présentent beaucoup plus de perturbations que dans le reste de la prospection. On y retrouve difficilement le carroyage antique, bien qu'il soit toujours présent. Ces perturbations sont attribuables aux couches très tardives d'occupation qui masquent en grande partie les niveaux romains et romains tardifs²⁸ : elles y sont à la fois plus importantes qu'ailleurs dans la ville et, surtout, d'orientation divergente. Dans l'aire circonscrite du réduit — la superficie en est de 4 ha environ — l'habitat a dû en effet très vite s'affranchir des contraintes de la trame urbaine antique et suivre ses propres règles de croissance organique. Les petites villes des Balkans byzantins ou post-byzantins, telles Shumen dans la Bulgarie voisine, ou, à une échelle inférieure, le gros bourg fortifié de Rendina en Macédoine même, donnent probablement une bonne image du lacinis de ruelles qui caractérise le Réduit byzantin de Philippes (**fig. 11**).

Son implantation n'en est pas moins fortement contrainte, à l'origine, par la trame antique, ce qu'a montré la confrontation entre le tracé des fortifications et le réseau des voies antiques tel qu'il a pu être restitué (**fig. 3**)²⁹. Ainsi le rempart intérieur nord est-il non seulement parallèle à la *Via Egnatia*, dont le tracé est situé 80 m plus au nord, mais il suit en fait le côté sud de la rue du Commerce sur presque toute sa longueur avant de s'en détacher pour obliquer vers le sud-ouest et rejoindre la courtine principale. On peut en déduire qu'il fut construit à une époque où cette rue était toujours en activité d'une part, et qu'à l'instar du phénomène fréquemment observé dans les enceintes de l'Antiquité tardive, son tracé fut décidé en vertu de considérations pratiques et économiques : en suivant l'extrémité nord des îlots, le nouveau rempart pouvait utiliser les fondations et le matériel des bâtiments situés en bordure de la rue. Les exemples abondent de cette pratique : on peut citer le rempart post-hérulien d'Athènes³⁰ à hauteur de l'Agora, ou encore le rempart intérieur de Dion³¹.

²⁸ PROVOST ET BOYD 2002, p. 436.

²⁹ PROVOST ET BOYD 2002, p. 482-483.

³⁰ A. FRANTZ, *Late Antiquity : A.D. 267-700* (1988), p. 6-11.

³¹ TH. STEPHANIDOU-TIVERIOU (n. 15).

En précisant encore l'analyse, on s'aperçoit que la plupart des légères variations de direction du rempart intérieur nord correspondent étroitement aux limites des îlots et des rues de la trame antique restituée. L'exemple le plus flagrant se situe probablement là où le rempart est le mieux conservé, à son extrémité orientale : le petit décrochement à angle droit vers le sud que connaît la courtine avant de décrire une courbe en direction de l'enceinte principale, correspond exactement à un changement d'îlot (IN 20). On peut donc en déduire qu'à cet endroit précis, le rempart s'appuie sur un édifice appartenant à cet îlot. Plus à l'ouest, de nouvelles inflexions du tracé sont associées aux intersections avec les rues antiques RN 11, RN 10, RN 9.

Un grand redan rectangulaire constitue le sommet du triangle fortifié : c'est le seul tronçon du rempart intérieur sud-est aligné sur la trame urbaine antique : les deux murs coupent ensuite en diagonale à travers les îlots IN 6 et 7 pour rejoindre l'enceinte. Mais il est particulièrement intéressant de voir à quel point le redan correspond au maillage urbain : le tronçon bien conservé du mur intérieur — avec son appareil mixte à arases de briques — y est identifiable à la façade ouest de l'îlot IN 13, tandis que le mur extérieur reprend la façade ouest de l'îlot IN 12, en bordure de la rue RN 6. Ainsi conçu, le sommet du triangle coïncide très largement avec l'îlot IN 13. On peut supposer qu'il y réutilisait un édifice antérieur, voire même que c'est la présence d'un monument particulier qui a motivé en partie le tracé du Réduit et son inclusion dans le nouveau périmètre défensif. Le mur à arases de briques pourrait lui appartenir et fournir un indice de datation le rapprochant du V^e ou du VI^e s., puisqu'il s'agirait d'un remploi structurel, comme le mur du fond de la stoa d'Attale dans le rempart post-hérulien à Athènes, par exemple, et non d'une construction *ex novo*, et qu'à Philippipe du moins, le recours à cette technique de maçonnerie semble bien propre à l'Antiquité tardive. La présence des vestiges d'un édifice monumental est confirmée dans le paysage par une petite butte et dans les résultats de la prospection géophysique de l'îlot voisin, IN 14, par des anomalies suggérant une construction massive qui s'y prolonge vers l'ouest depuis IN 13³². Un relevé microtopographique de cette zone (**fig. 12**) montre que la zone la plus élevée de ce tertre, comprise entre les deux remparts, A et D sur le plan, est large de 27 à 29 m, et correspond donc bien à un îlot.

Il existe donc un faisceau d'indices archéologiques concordants qui suggèrent la présence d'un édifice antique tardif significatif occupant cet îlot, incorporé ensuite à la fortification byzantine comme le point d'appui le plus à l'est du Réduit. Cette localisation privilégiée suggère que ce redan rectangulaire pouvait aussi protéger ou

³² PROVOST ET BOYD 2002, p. 436.

intégrer une des portes monumentales nécessaires pour assurer le passage entre la ville antique et ce quartier fortifié médiéval. Une telle hypothèse est aussi renforcée par la présence moins d'une centaine de mètres plus à l'est de la principale nécropole byzantine retrouvée *intra muros*, dans les ruines de la basilique B. Des trouvailles monétaires fortuites suggèrent que la rue du Commerce, qui longeait ce complexe monumental, était encore en usage au moins au IX^e s. et probablement tout au long de l'époque byzantine, où elle devait constituer, comme sous l'Antiquité, un des principaux itinéraires traversant la ville³³.

La porte de Kartzimopôlos

Plus à l'ouest, cette même rue donnait accès à une autre porte, dont une réfection est datée avec certitude de 1076/1077 par la deuxième inscription byzantine retrouvée à Philippes (**fig. 13**). L'édition scientifique et le commentaire historique de ce texte, qui commémore la réfection d'une porte de fortification par l'évêque Basile Kartzimopôlos, à la fin du règne de Michel VII Doukas, ont déjà été donnés ailleurs suffisamment en détail pour ne pas y revenir ici³⁴. En revanche la justification de sa localisation mérite d'être développée, tant cette dernière est cruciale pour dater le développement du Réduit byzantin.

La pierre est un linteau de porte brisé en deux fragments : le premier, long de 2,38 m, fut transporté à Drama pour y être réemployé et l'autre, beaucoup plus petit (0,80 m), fut abandonné sur place, sur le talus de la courtine nord du Réduit. Pour tenter de localiser son emplacement original, ses dimensions constituent une indication primordiale : la longueur totale du bloc monolithique peut être estimée à 3,30 m, pour une embrasure de porte d'environ 2,30. Trois portes ont été identifiées et au moins partiellement fouillées dans l'enceinte principale, de telle sorte que l'on connaît leur embrasure : il s'agit de la Porte de Krénidès à l'ouest, de la Porte de Néapolis à l'est et de la Porte du marais au sud-ouest. La première possédait trois passages distincts : le passage principal était large de 3,32 m tandis que les deux couloirs latéraux identiques étaient plus étroits avec une embrasure de 1,82 m seulement. Ces deux dimensions tiennent compte du rétrécissement du passage

³³ St. Pélékanidis mentionne la découverte d'une monnaie d'argent de Théophile (829-842) moins de 0,20 au-dessus du dallage romain tardif, à hauteur de l'Octogone (*PraktArchEt* 1976, p. 117). La fouille entreprise par D. Lazaridis en 1961 au marché romain et dans les boutiques, et qui aboutit à la découverte de l'importante inscription d'Apollon Kômaios, à l'angle de la rue du Commerce et de la rue secondaire recouverte par le sanctuaire de la Basilique B, a également produit des monnaies byzantines, sans plus de précision (*ArchDelt* 17, 1961-1962, *Chron.* p. 240).

³⁴ PROVOST 2003.

intervenu à une date indéterminée, soit à l'occasion d'une des réfections de l'Antiquité tardive, soit plus tard, peut-être au moment de la restauration des fortifications sous Nicéphore Phocas. La Porte de Néapolis avait quant à elle une largeur de 3,62 m ; celle du marais comportait deux passages : la porte de l'enceinte mesurait 2,08 m de large seulement tandis que le passage ouvert dans le *proteichisma* était de 2 m. Ces mesures soulignent le fait qu'il s'agissait d'une entrée secondaire de la ville, au moins au moment de son aménagement, peut-être seulement à l'occasion de l'adjonction du *proteichisma* à la courtine principale, à la fin du V^e s. ou au début du VI^e s. Le linteau ne paraît donc correspondre à aucune de ces trois portes ; il est trop large pour la porte du Marais et trop étroit pour les deux autres portes.

Il existait dans la fortification couronnant l'acropole une autre porte donnant sur les pentes nord, près du bastion sud-est. Mais il s'agissait d'une simple poterne, probablement peu usitée. Ses dimensions ne sont pas connues avec précision, mais elle vraisemblablement plutôt étroite, comme il sied à ce genre d'accès. Le linteau n'en provient donc pas.

L'existence d'autres portes dans l'enceinte n'est pas entièrement exclue, bien que le relevé général de 1936-1937 n'en ait pas décelé. On pourrait attendre en particulier la présence d'une porte supplémentaire dans la courtine sud-ouest, dans le prolongement de la Rue diagonale qui était le second axe privilégié de circulation *intra muros* après la Via Egnatia. Sans exclure complètement la présence à cet endroit d'une poterne, de taille modeste pour avoir échappé jusqu'à présent à toute détection, l'analyse du plan urbain suggère cependant que l'existence et l'emplacement de la Porte du marais justifient précisément l'absence de débouché à l'extrémité ouest de la Rue diagonale. La prospection géophysique et les fouilles de la Maison des fauves, qui se trouve en façade de cette rue, accèdent l'idée que la rue Diagonale perdait son importance à l'ouest de son intersection avec la rue des Thermes. À l'époque romaine, celle-ci devait prendre le relais de la première pour diriger le trafic vers la Porte du marais, dans les environs immédiats de laquelle elle aboutissait³⁵.

Quand bien même il existerait une autre porte jusqu'à présent non détectée dans la courtine principale de l'enceinte, cette dernière ne paraît pas avoir fait l'objet de travaux de réfection au XI^e s. et il faut donc chercher ailleurs la porte de Kartzimopôlos. Or, à l'époque médiobyzantine, il devait exister encore au minimum quatre autres portes, aménagées cette fois dans les fortifications intérieures, pour permettre la circulation entre les différentes parties de la ville. Aucune d'entre elles n'a été localisée avec certitude, mais on peut affirmer qu'il en existait une dans la

³⁵ Pour le rétrécissement de la Rue diagonale à l'ouest de la Maison des fauves, voir BOYD et PROVOST 2001 (n. 25), p. 491 et 516 ; pour la rue des Thermes, voir PROVOST et BOYD 2002, p. 485.

courtine sud du fort de l'acropole, une autre dans chacun des deux *diateichismata*, et au moins une dans le réduit autour de la Porte du marais.

La localisation problématique des trois premières souligne notre ignorance du chemin emprunté aux différentes époques d'occupation du site pour atteindre le sommet de l'acropole. La rampe repérée par G. Perrot en 1856 et figurée sur son croquis de la ville n'est plus identifiable maintenant³⁶. On peut tout de même supposer d'après quelques indications que le chemin zigzaguait sur les pentes orientales de la colline, et que c'est dans cette partie de leur tracé qu'il faudrait chercher les deux portes principales percées dans les *diateichismata*. Malheureusement ils sont presque entièrement ruinés à cet endroit, ce qui constitue peut-être un indice favorable à cette hypothèse — les murs auraient été logiquement démontés plus facilement à proximité du chemin servant à l'évacuation des blocs, plutôt que le long des pentes les plus abruptes — et il est impossible d'y reconnaître l'emplacement éventuel d'une ou de plusieurs portes. Sur l'acropole, P. Lemerle situait l'accès principal au « château » comme il l'appelait, à un endroit où le mur s'interrompait, sans autre indice.

Concernant le Réduit, il est logique de supposer l'existence d'une porte donnant sur la ville dans l'une des deux courtines intérieures, et de la placer près du sommet du triangle fortifié, autrement dit à l'opposé de la Porte du marais. La topographie des vestiges conservés soutient cette hypothèse : on a vu que les tronçons de rempart les mieux conservés dans le réduit se situent à proximité de leur jonction avec l'enceinte, et qu'aucune interruption de la courtine n'y est repérable. La présence du *proteichisma* qui double le rempart sud-est, et se trouve repéré de façon continue jusqu'à l'îlot IN 13, exclut même la présence d'une porte sur ce côté du réduit. Celle-ci ne se justifierait d'ailleurs que peu dans la mesure où elle regarderait vers une partie de la ville semble-t-il largement abandonnée à l'époque médiobyzantine.

En revanche, la partie orientale de la courtine nord du réduit, qui se trouve être la moins bien connue, comporte deux emplacements probables pour la porte de Kartzimopôlos. Le premier, examiné précédemment, est à proximité immédiate de la jonction des deux courtines nord et sud-est, sur une des anciennes façades l'îlot IN 13. Le second est bien évidemment le lieu de découverte du fragment droit du linteau. Il peut paraître à première vue extraordinaire de supposer que ce bloc n'ait pas été déplacé de plus de quelques mètres de son emplacement originel alors que l'autre moitié a été retrouvée à plus de 22 km du site. Mais cette hypothèse paraîtra moins contestable si l'on veut bien considérer d'une part que la cassure du linteau s'est probablement produite au moment du démantèlement de la porte, et d'autre part

³⁶ G. PERROT, « Daton, Néopolis, les ruines de Philippos », *RA* (1860), t. II, p. 45-52 et 67-77.

que le plus petit bloc était encore bien trop lourd et volumineux pour ne pas demander la coopération de plusieurs hommes pour être transporté sur quelque distance. On peut donc supposer que l'attention des carriers s'est concentrée sur le transport du fragment principal, particulièrement imposant, et qu'ils ont abandonné l'autre bloc, moins intéressant.

Cette hypothèse de localisation est renforcée par la présence dans le remblai de destruction du rempart à cet endroit d'un grand bloc rectangulaire portant une petite croix latine incisée (**fig. 14**)³⁷. Son orientation montre que le bloc était posé sur chant, sur un de ses petits côtés : il pourrait appartenir au piédroit de la porte fortifiée de Kartzimopôlos. La croix est un symbole à valeur prophylactique ou apotropaïque fréquemment placée en façade ou à l'intérieur d'une porte de fortification, entre autres monuments, comme en témoigne à Philippes même la croix gravée dans une niche de la porte de Krénidès (**fig. 15**)³⁸.

La seule alternative, pratiquement, est de supposer que l'emplacement actuel du fragment droit résulte d'une réutilisation locale secondaire, presque obligatoirement dans la courtine nord du réduit : rien ne dit après tout que le linteau n'a pas été réemployé à Philippes même, avant d'être partiellement transporté à Drama. Mais cette hypothèse est très peu probable au regard des caractéristiques architecturales du réduit, qui ne comporte à aucun endroit visible de tels blocs dans sa maçonnerie.

On lui préférera par conséquent la première hypothèse. La restitution du carroyage urbain antique à laquelle la prospection géophysique permet de parvenir s'y prête tout particulièrement : l'inscription se trouve en effet précisément à l'endroit où la courtine nord du réduit coupe la rue antique RN 8, immédiatement au sud de la Rue du commerce. On a déjà montré que le tracé de la courtine dépend étroitement de la rue et des bâtiments qui la longeaient au sud. L'absence de *proteichisma* en particulier sur ce côté du Réduit trouve sa meilleure explication avec la nécessité de ne pas obstruer la Rue du commerce. Dans la même logique, on peut supposer que le tracé de certaines rues nord-sud était conservé y compris à l'intérieur du réduit, au moins dans la première phase d'occupation, avec quelques modifications. Il ne serait alors pas surprenant de trouver une porte aménagée dans la courtine à l'emplacement de son intersection avec une de ces rues.

En regard de la topographie générale du site, cette localisation de la porte de Kartzimopôlos prend tout son sens : l'existence de la rue RN 8 est connue par le

³⁷ PROVOST 2003, p. 176-177.

³⁸ J. ROGER 1938 (n. 11), p. 33, qui la date, sur indication de P. Lemerle, du V^e s. environ. Elle pourrait effectivement être contemporaine de la réfection générale de l'enceinte dans l'Antiquité tardive. La croix de la porte de Kartzimopolos est nettement plus petite et sommaire dans son exécution.

tronçon qui en a été fouillé au nord de la Via Egnatia, et dont on sait désormais qu'elle était encore en usage à l'époque byzantine tardive³⁹. Elle est interrompue entre la Via Egnatia et la Rue du commerce par une place publique secondaire, sur le côté ouest de laquelle se trouvaient, à l'époque médiobyzantine, les ruines de la Basilique D, recouvertes par une chapelle et une des principales nécropoles de la ville⁴⁰. Plus au nord, elle aboutit également à peu de distance (environ 60 m) des ruines de la Basilique C et de sa nécropole médiobyzantine, dans la région où l'on peut vaguement localiser le départ du chemin montant vers l'acropole. Cette rue paraît donc traverser ce qui devait être le carrefour principal des voies de communication *intra muros* à l'époque byzantine, entre les deux portes est et ouest d'une part, et les deux pôles fortifiés de la ville que sont le Réduit et l'acropole d'autre part. Même si l'existence d'une autre porte, regardant, elle, directement vers la Basilique B, à hauteur de l'îlot IN 13, est probable, la porte de Kartzimopôlos ainsi localisée était certainement la principale porte de la fortification vers l'intérieur de la ville : l'analyse topographique confirme l'étude épigraphique de ce monument remarquable à Philippes.

LES EGLISES ET LA VILLE A L'EPOQUE BYZANTINE

Les fortifications du Réduit ne constituent pas les seuls témoignages architecturaux disponibles renseignant sur l'existence d'un établissement byzantin important sur le site de la ville antique. Bien que cette période n'ait longtemps que peu intéressé les archéologues, on trouve mention dans leurs rapports de structures bâties, souvent difficiles à dater lorsque le petit mobilier associé n'est pas décrit précisément, mais indéniablement postérieures à l'Antiquité tardive. Perdues dans la masse des informations relatives à la ville romaine et paléochrétienne, ces mentions sont souvent passées inaperçues, et n'ont été correctement exploitées que dans de rares occasions. Pourtant, l'ensemble de ces petites découvertes, qui prises isolément paraissent peu significatives, contribue à donner une image cohérente de l'occupation byzantine de Philippes, dont rend compte leur distribution sur la carte du site (**fig. 16**).

Des basiliques chrétiennes aux chapelles : continuité spatiale mais changement fonctionnel des lieux de culte

La situation de Philippes sur la Via Egnatia, la principale route terrestre de Thessalonique à Constantinople, comme son prestige de fondation apostolique lui ont

³⁹ S. DOUKATA-DEMERTZI 2015 (n. 5).

⁴⁰ PROVOST et BOYD 2002, p. 460-464 ; PROVOST 2003, p. 176-177.

garanti très tôt un développement monumental chrétien qui s'est poursuivi jusqu'au VI^e s. inclus : les quatre grandes églises qui ont été fouillées *intra muros* depuis le début des années 1930, à savoir, dans l'ordre chronologique de leur fondation, la basilique de Paul et l'Octogone qui lui succède, la Basilique A, la Basilique C et la Basilique B ont toutes connu des phases d'occupation byzantine⁴¹.

D'autres églises ne sont connues que par les prospections, leur identification étant parfois sujette à caution. Tel n'est cependant pas le cas de la Basilique D, un complexe monumental construit en bordure de la Via Egnatia, près de 200 m à l'ouest du forum. Elle occupe une surface totale de 80 m sur 30 m, dont une partie recouvre probablement une place publique secondaire pourvue d'une grande stoa double sur son côté sud⁴². La combinaison des données géophysiques et topographiques permet d'y reconnaître une quatrième grande église basilicale *intra muros*, datée par la sculpture architecturale peut-être du milieu du VI^e s⁴³. On peut notamment encore observer, à demi enterré au-dessus du sanctuaire de cette basilique, un chapiteau à décor zoomorphe, probablement de griffon, qui lui appartient presque certainement (**fig. 17**)⁴⁴. Il évoque les chapiteaux à protomés de béliers retrouvés près de la Basilique B, à proximité du chantier de sculpture fouillé à côté du macellum et dans les boutiques en contrebas du forum : P. Lemerle avait déjà noté qu'ils n'avaient pas leur place dans les deux basiliques qu'il avait dégagées et ce n'est pas davantage le cas dans l'Octogone⁴⁵. Le monument inconnu auquel ils étaient destinés pourrait bien être par conséquent la Basilique D. Elle aussi connaît l'implantation d'une modeste chapelle byzantine sur son sanctuaire, dont les murs sont en grande partie constitués de *spolia* issus de l'édifice paléochrétien antérieur⁴⁶.

Toujours à l'intérieur de l'aire urbaine antique, on peut encore compter comme édifices ecclésiastiques : la petite église byzantine potentielle déjà décrite près de la porte du Marais ; une chapelle accolée à la tour centrale de l'acropole, peut-être

⁴¹ PROVOST ET BOYD 2002, p. 463-464, avec la bibliographie. Voir aussi à ce sujet la communication d'A. MENTZOS dans ce même volume.

⁴² PROVOST et BOYD 2002, p. 466-468.

⁴³ PROVOST et BOYD 2002, p. 463.

⁴⁴ Sur les chapiteaux à griffons, voir J.-P. SODINI, « Chapiteaux à griffons et autres marbres protobyzantins », dans *Bir Ftouha : A Pilgrimage Church Complex at Carthage* (2005), p. 257-268.

⁴⁵ LEMERLE 1945, p. 104-105. Sur ces chapiteaux à protomés de bélier et les chapiteaux inachevés du chantier de sculpture, voir M. PANAYOTIDI, « Quelques chapiteaux inachevés de Philippos », *Byzantion* 42 (1972), p. 423-430. L'a. estime que leur destination était peut-être l'atrium jamais construit de la Basilique B.

⁴⁶ PROVOST et BOYD 2002, p. 460-463.

d'époque franque⁴⁷ ; une autre chapelle, près du rempart dans l'angle sud-ouest de la ville, si les fragments architecturaux se rapportant manifestement à une église qui ont été trouvés au voisinage appartiennent bien à la structure à plan centré mise en évidence par la prospection géophysique⁴⁸.

Il faut encore y ajouter, à l'extérieur de la ville, les deux églises fouillées dans la nécropole orientale, à savoir la basilique dite *extra muros* et la basilique du champ Pavlidis⁴⁹ : la première des deux voit se construire sur les ruines de son sanctuaire une église modeste assez comparable, semble-t-il, à celle de la Basilique D.

Presque tous ces ensembles ecclésiastiques présentent des traces de transformation ou de réoccupation à l'époque médiobyzantine au moins. Mais d'une part ces traces sont très difficiles à dater dans l'état actuel de la documentation et, d'autre part, elles ne concernent à chaque fois qu'une toute petite partie de l'édifice antérieur.

Ainsi, pour la basilique A, on peut se demander si la restauration hypothétique, à l'époque médiobyzantine, du système d'adduction d'eau du nymphée de l'atrium extérieur de l'église paléochrétienne suffit à démontrer que celle-ci a été conservée et qu'elle a continué de fonctionner parallèlement à la nouvelle petite église construite au-dessus de la citerne romaine⁵⁰. Il pourrait plutôt s'agir d'un phénomène analogue à celui, bien documenté par E. Kourkoutidou-Nikolaïdou pour la basilique C, de transformation d'espaces annexes de la basilique paléochrétienne⁵¹. Ils sont réaménagés pour servir les besoins liturgiques d'une communauté beaucoup plus réduite, probablement dans l'incapacité financière et technique de maintenir en état une telle construction.

Dans le cas de la basilique B en revanche, la situation est un peu plus claire et la réutilisation des espaces liturgiques plus systématique, avec cette limite que les débris massifs de la maçonnerie de la coupole protobyzantine effondrée ont visiblement découragé les Byzantins d'occuper la nef, transformée en nécropole. Le culte a été rejeté dans les deux annexes nord et sud. Paul Lemerle n'a

⁴⁷ LEMERLE 1945, p. 150 ; P. LEMERLE ET H. DUCOUX 1938 (n. 11), p. 13-15.

⁴⁸ M. BOYD et S. PROVOST 2001 (n. 25), p. 492-495.

⁴⁹ Voir respectivement ST. PELEKANIDIS, « Ἡ ἔξω τῶν τειχῶν παλαιοχριστιανική βασιλική τῶν Φιλίππων », *AEPH* (1955), p. 114-179 et CH. PENNAS, « Early Christian Burials at Philippi », *ByzF* 21 (1995), p. 215-227.

⁵⁰ A. MENTZOS dans ce volume p. XXX. Sur les réparations du système d'adduction d'eau de la Basilique A, voir S. PROVOST, « Réparations et transformations des installations hydrauliques à Philippi », dans C. ABADIE-REYNAL, S. PROVOST, P. VIPARD (éd.), *Les réseaux d'eau courante dans l'Antiquité. Réparations, modifications, réutilisation, abandon, récupération* (2011), p. 220-223.

⁵¹ KOURKOUTIDOU-NIKOLAÏDOU 1995, p. 176-177.

malheureusement pas laissé beaucoup de détails sur la fouille des centaines de tombes qui s’y trouvaient mais il mentionne dans sa publication du monument qu’elles occupaient sur trois ou quatre couches d’épaisseur toute la zone du naos, de ce qu’il appelle le baptistère sud et de la partie est de l’atrium⁵² : pour imprécise qu’elle soit cette note stratigraphique suggère bien une occupation longue du site. Ses indications sur les trouvailles monétaires faites pendant la fouille en donnant une confirmation : il relève une quarantaine de monnaies byzantines de treize types différents, en majorité semble-t-il postérieures au X^e s. et appartenant surtout aux dynasties des Comnène et des Ange. Deux photographies donnent une pauvre idée de ces tombes (**fig. 18**). On remarque sur l’une d’elle l’un des chapiteaux d’époque justinienne de la nef, en emploi dans les fondations de l’abside semi-circulaire construite pour fermer la baie d’entrée du narthex et y aménager une église réduite. P. Lemerle la datait du X^e s., en relation avec la réfection du rempart sous Nicéphore Phocas. Ce chapiteau prouve, si besoin en était, que la colonnade et donc les nefs latérales étaient détruites au moment de l’édification de cette nouvelle église. Mais Aris Mentzos rappelle avec raison que la colonnade sud fut modifiée et relevée comme le montre l’examen du stylobate⁵³ : c’est là que se trouvaient les grandes plaques de l’inscription protobulgare incomplète qui a suscité une si longue polémique sur l’occupation ou non de Philippes en 837 par les Bulgares. Quelle que soit la date de modification de ce stylobate, le caractère monumental et commémoratif indéniable de l’inscription atteste que les vestiges de la basilique B continuent de jouer un rôle important dans la ville byzantine, probablement en tant que principale église funéraire.

La comparaison entre les différentes réoccupations byzantines des édifices paléochrétiens suggère les remarques suivantes : partout où ils le peuvent les Byzantins choisissent de préférence la zone du sanctuaire, devant l’abside, au-dessus de l’emplacement de l’autel originel pour élever une nouvelle chapelle, de dimensions très modestes, parfois quelques mètres à peine de côté. Ces petites églises difficiles à dater sont peut-être pour certaines seulement de l’époque byzantine tardive. Mais leur absence apparente au-dessus du sanctuaire de trois des complexes ecclésiastiques concernés — les basiliques A, B et C — peut probablement être lue comme une indication que les aménagements réalisés dans d’autres espaces de ces trois églises remplissaient le même rôle.

Trois de ces églises byzantines au moins ont une fonction funéraire prééminente à en juger par les nécropoles qui les entouraient, les basiliques B, C et

⁵² LEMERLE 1945, p. 426-427.

⁵³ Voir la contribution d’A. MENTZOS, dans ce volume, p. XXX.

D. La première est de loin la plus importante, en étendue, en nombre d'inhumations et en durée d'utilisation, d'après la courte description laissée par P. Lemerle. La mention de tessons de céramique glaçurée suggère une occupation qui s'étend jusqu'à l'époque byzantine tardive. Dans la Basilique C, les fouilles du narthex et de l'atrium ont révélé une nécropole beaucoup plus modeste, de dix-sept tombes des XI^e-XII^e s. associée à la chapelle occupant les anciennes annexes nord-ouest de l'église paléochrétienne⁵⁴. Enfin, les sondages de M. Feyel dans les années 1930 ont montré que la chapelle byzantine qui succède à la Basilique D était entourée, au moins du côté de son abside, d'une nécropole probablement similaire à celles fouillées dans les basiliques B et C respectivement⁵⁵.

L'identification du réduit byzantin comme noyau urbain principal de la ville des X^e-XII^e s. peut conduire à une réinterprétation de ces différentes traces d'occupation byzantine repérées dans la ville et notamment dans les ensembles ecclésiastiques paléochrétiens. Les trois principales églises cimétériales byzantines identifiées et leur nécropole pourraient ainsi être vues non pas d'abord comme les centres culturels d'unités d'habitat limité, sorte de petites paroisses, mais plutôt comme les nécropoles *de facto* hors les murs de la nouvelle ville byzantine. Les trois nécropoles sont en effet situées sinon immédiatement aux portes, du moins sur les voies de communications internes principales de la ville antique, devenue faubourg de la ville byzantine : la nécropole de la basilique D pour la porte de Kartzimopôlos, celle de la basilique B pour la porte éventuelle de la courtine est, celle de la basilique C pour l'acropole.

Les phases byzantines repérées dans les îlots d'habitat et d'artisanat à l'est et au sud du quartier de l'Octogone semblent, dans l'état actuel de la documentation publiée, trop sporadiques entre le IX^e et le XII^e s. pour contredire cette hypothèse. En dehors du Réduit byzantin, l'aire urbaine antique n'est plus occupée que de façon discontinue, dans l'espace comme dans le temps. Elle conserve une capacité d'accueil importante, exploitée régulièrement par les armées byzantines de passage, ou à l'époque des foires qui rassemblent paysans de la région et marchands venus s'approvisionner en denrées agricoles. Ces visiteurs campent à l'abri de l'enceinte

⁵⁴ E. KOURKOUTIDOU-NIKOLAÏDOU, « Η ανασκαφή στην βασιλική του Μουσείου Φιλίππων », *AEMTH* 2 (1988), p. 413 et fig. 5, p. 419 ; cf. également *AD* 36, 2 (1981), p. 363-365 et pl. 250. Le petit mobilier associé à cette nécropole comprend en particulier une croix-reliquaire du XI^e-XII^e s. et une monnaie des évêques du Puy (entre 1080 et 1180).

⁵⁵ J. COUPRY et M. FEYEL, « Inscriptions de Philippos », *BCH* 60 (1936), p. 37, n. 3.

antique dont le circuit défensif peut être ponctuellement restauré⁵⁶. C'est d'ailleurs peut-être à un tel tableau que fait référence la description d'Al Idrisi.

Le rythme de développement de la ville byzantine

Les deux inscriptions des remparts byzantins de la ville correspondent clairement à deux étapes distinctes de sa renaissance et de son développement. La première, en 963-969, évoque une construction conduite par l'armée, sur l'initiative du pouvoir impérial (**fig. 19**). L'inscription nomme deux officiers supérieurs, le stratège commandant le thème du Strymon, Romain, et un de ses trois tourmarques, Léon. La première moitié de l'inscription est perdue, celle qui désignait notamment la nature des travaux entrepris. L'éditeur de l'inscription, P. Lemerle, a reconnu que cette lacune ne permettait pas de préciser s'il s'agissait d'une construction *ex nihilo* ou d'une simple réfection, de la fortification entière ou d'une seule de ses composantes (tour, porte ou courtine). Mais il a en revanche tranché sans hésitation apparente sur la localisation de l'ouvrage : le terme de *kastron* désignait de façon certaine les « fortifications qui couronnent l'acropole de Philippes »⁵⁷. Or *kastron* désigne en réalité dans les inscriptions comme dans les textes byzantins toute ville fortifiée⁵⁸, et la pierre, trouvée en remploi dans une maison du village de Krénidès, dans le vallon à l'est du site, peut provenir de n'importe quel point de l'enceinte. Il est en fait aussi probable qu'elle ait été placée sur une porte de la ville, soit de l'enceinte antique restaurée à cette occasion, soit du Réduit byzantin.

La mention du tourmarque suggère que la *tourma* correspondante est l'unité militaire qui a réalisé les travaux, voire qui a été établie en garnison sur le site. L'importance stratégique de la ville justifie ce déploiement. Au X^e s. une telle unité compte environ de 800 à 2400 hommes⁵⁹ : il paraît difficile que le plus gros de cette troupe ait pris ses cantonnements ailleurs que dans la ville basse. À titre de comparaison, N. Kardulias a ainsi calculé que la forteresse protobyzantine d'Isthmia,

⁵⁶ Parmi les quelques trouvailles monétaires byzantines importantes à Philippes figurent trois monnaies de Manuel Comnène (1143-1180) et une d'Isaac II Ange (1185-1195) retrouvées lors du nettoyage de la courine orientale au sud de la porte de Néapolis et qui pourraient témoigner d'une de ces réfections ponctuelles du rempart.

⁵⁷ P. LEMERLE, « Le château de Philippes au temps de Nicéphore Phocas », *BCH* 61 (1937), p. 103-108 ; LEMERLE 1945, p. 142-143.

⁵⁸ Voir A. KAZHDAN, « Polis and *kastron* in Theophanes and in some other historical texts », *EYΨYXIA Mélanges offerts à Hélène Ahrweiler*, 1 (1998), p. 345-360. Pour la Macédoine, A. DUNN, « The transition from polis to *kastron* in the Balkans (3rd-8th/9th century : general and regional perspectives », *BMGS*18 (1994), p. 60-80 ;

⁵⁹ W. TREADGOLD, *Byzantium and its Army 284-1081* (1995), p. 97.

construite par Justinien pour défendre le rempart de l'Hexamilion barrant l'isthme de Corinthe, pouvait accueillir au maximum environ 1700 soldats sur ses 2,71 ha de superficie⁶⁰. À Philippes, le fort sur l'acropole mesure moins de 2 ha, alors que le Réduit de la porte du Marais atteint 4 ha : l'hypothèse de P. Lemerle qui voyait dans ses fortifications un quartier de casernes retrouve donc tout son sens. Le Réduit a pu être construit à l'époque médiobyzantine pour abriter la garnison de la ville. Il n'est néanmoins pas nécessaire que l'inscription du règne de Nicéphore Phocas en provienne, ni même qu'elle en commémore la construction plutôt qu'une simple restauration.

Il existe en effet d'autres témoignages archéologiques, antérieurs à l'inscription, d'une présence militaire et administrative régulière à Philippes pendant l'époque médiobyzantine, avec les sceaux d'officiers et de fonctionnaires. L'importance de ce petit mobilier pour aider à combler les lacunes de l'archéologie dans l'étude des sites urbains est désormais bien établie⁶¹. Or quelques sceaux de la fin du VIII^e s. ou du IX^e s. ont été découverts à Philippes : celui de Georges, drongaire de Rhodes⁶², est associé à la dernière phase d'occupation de la Maison des fauves, un habitat sommaire dans les ruines de l'édifice à l'abandon, peut-être un campement. Un autre sceau trouvé en contexte archéologique est celui de Samonas, *horreiaris*, qui provient de la maison à la mosaïque des courses de chars, au sud-est de l'Octogone⁶³. La collection du Musée numismatique d'Athènes comprend un sceau appartenant à un tourmarque Gannoudios, non daté, mais peut-être du X^e s., provenant des fouilles françaises de 1936⁶⁴. Ces trois sceaux — il en existe d'autres

⁶⁰ N. KARDULIAS, « Anthropology and population estimates for the Byzantine fortress at Isthmia », *The Corinthia in the Roman Period, JRA Suppl.* 8 (1994), p. 139-148.

⁶¹ Voir une tentative d'en dresser le catalogue pour les Balkans : F. CURTA, « L'administration byzantine dans les Balkans pendant la "grande brèche" : le témoignage des sceaux », *Bizantinistica* 6 (2004), p. 155-189 ; un exemple pour la Crète, A. DUNN, « A Byzantine fiscal official's seal from Knossos excavations and the archaeology of the dark-age cities », *Creta Romana e Protobizantia* (2004), p. 139-146.

⁶² Le toponyme sur la titulature est abrégé « ΠΟΔ », ce qui laisse éventuellement la place à d'autres interprétations, mais Rhodes est la plus simple. Ce serait alors un drongaire maritime plutôt que terrestre. Il ne porte pas de dignité, ce qui suggère un officier subalterne.

⁶³ G. GOUNARIS, « Πανεπιστημιακή ανασκαφή Φιλίππων 2000-2002 », *Egnatia* 9 (2005), p. 367.

⁶⁴ A. AVRAMEA, G. TOURATSOGLOU, « Μολυβδόβουλλα με γνώστη προέλευση από τις συλλογές του Νομισματικού Μουσείου Αθηνών », *SBS* 2 (1990), p. 235-271. C'est Paul Lemerle qui dirigeait les fouilles encore cette année-là et on ne peut qu'être surpris qu'il ne mentionne jamais ce sceau. Il publie l'année suivante l'inscription du *kastron* en commentant la mention du tourmarque Léon comme la première et la seule d'un officier de ce rang à Philippes : P. LEMERLE (n. 57), p. 107.

postérieurs hors de notre propos — retrouvés dans trois quartiers distincts viennent confirmer la présence importante de l'armée et de l'administration byzantine à Philippes autour du IX^e s.

Le tableau suggéré par l'inscription de la porte de Kartzimopôlos, en 1076-1077 est sensiblement différent. Le fait que, contrairement à l'inscription du *kastron* du siècle précédent, ce soit l'autorité ecclésiastique qui prenne en charge la construction appelle deux remarques : la résidence épiscopale et l'église métropolitaine doivent très probablement au XI^e s. se trouver à l'abri du réduit byzantin, ce qui motive le zèle de l'évêque à en faire restaurer les défenses. Il est peu probable qu'un des lieux de culte byzantins considérés jusqu'à présent, à l'extérieur de ce rempart, ait été l'église épiscopale. Aucun ne paraît avoir eu la taille supérieure à celle d'une simple chapelle, exception faite, peut-être, de la Basilique B réaménagée. Mais l'espace intérieur du réduit est très mal connu archéologiquement et l'existence d'une église médiobyzantine supplémentaire y est possible.

De façon plus générale, l'absence de l'autorité militaire dans l'inscription de Kartzimopôlos peut indiquer d'autre part une évolution de l'organisation de la ville et le caractère désormais civil du noyau urbain de la ville basse. Il n'y a peut-être plus de garnison à demeure aussi importante à Philippes à cette époque : la conquête de la Bulgarie au début du XI^e s. a écarté le danger qui justifiait cette présence⁶⁵. Le fort de l'acropole suffit dès lors au cantonnement. Malgré les difficultés de datation de ses remparts, il est en effet très probable que l'acropole continue de jouer à cette époque un rôle militaire majeur. La ville s'organise donc peut-être autour de deux pôles : la fortification militaire sur l'acropole, l'établissement civil et ecclésiastique, avec ses propres défenses, dans la ville basse. Seules des fouilles dans ce secteur du Réduit byzantin pourraient toutefois confirmer cette hypothèse d'un développement civil prenant le relais localement de l'armée et de l'administration centrale.

Conclusion

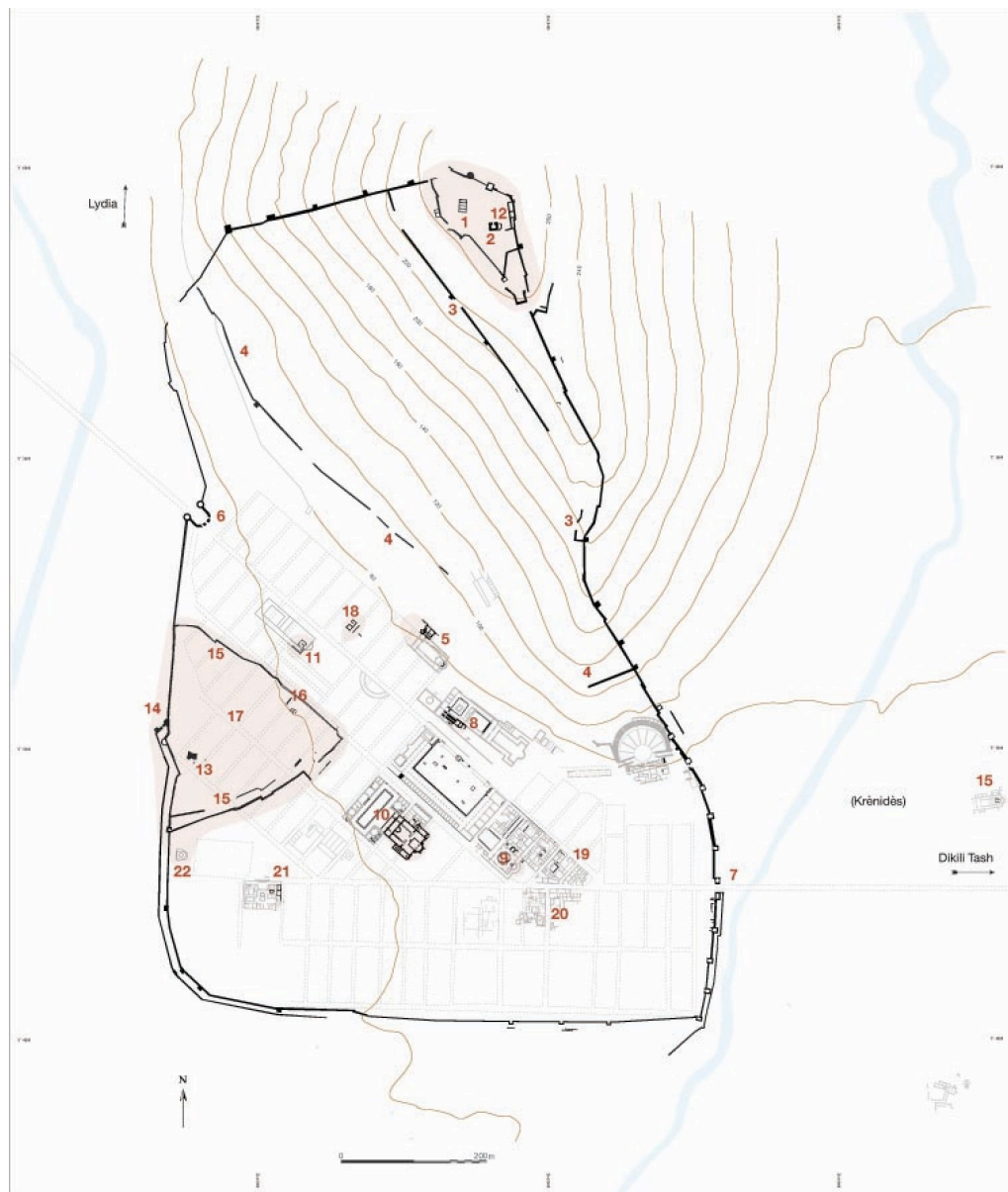
L'étude des fortifications intérieures de la ville, trop longtemps négligées, permet ainsi de commencer à combler une lacune importante dans l'histoire du site, en montrant que son occupation à l'époque byzantine conserve un caractère urbain. S'il n'a pas été reconnu avant la prospection du début des années 2000, c'est parce

⁶⁵ Cela n'empêchait pas évidemment d'autres sources d'insécurité d'inciter les autorités locales à agir pour renforcer les défenses de leur *kastron* comme le montre à l'évidence l'inscription de Kartzimopôlos : PROVOST 2003, p. 179-182.

qu'il concerne une zone de la ville antique à la fois périphérique, bien qu'intra-muros, et d'étendue limitée (4 ha sur les 67 ha de l'aire fortifiée originelle), les quartiers ouest autour de la Porte du Marais. Ce nouveau noyau urbain, dont l'organisation irrégulière tranche avec la trame urbaine romaine, possède sa propre enceinte et correspond probablement au *kastron* médiobyzantin attesté dans les sources historiques et épigraphiques. La ville byzantine de Philippes vérifie ainsi un schéma d'évolution urbaine qui a été étudié sur d'autres sites de la péninsule balkanique (Corinthe) comme d'Anatolie (Amorium) : la rétraction de l'aire urbaine s'accompagne d'un déplacement du centre vers la périphérie. Il s'ensuit un abandon presque total du centre monumental antique (le forum) dans une première phase, avant son éventuelle réoccupation partielle, comme faubourg de la ville byzantine tardive, tandis que, parallèlement, l'acropole retrouve son rôle antique de refuge fortifié.

Liste des figures

1. Plan général de Philippes avec les principaux monuments byzantins et la restitution de la trame urbaine antique (S. Provost, L. Fadin)
2. Les fortifications byzantines de l'acropole vues du sud-est (cl. S. Provost)
3. Relevé du réduit byzantin (L. Fadin)
4. Photographie aérienne verticale du réduit byzantin (1983, archives EfA)
5. La tour centrale de l'acropole de Philippes (S. Provost)
6. Le *diateichisma* sud (archives EfA, Philippes 24403)
7. Le Réduit byzantin sur le plan d'H. Ducoux en 1937 (archives EfA)
8. Mur intérieur sud-est du Réduit byzantin à hauteur de l'îlot IN 13 (S. Provost)
9. Pile vestige du rempart intérieur sud-est du Réduit byzantin (S. Provost)
10. Édifice byzantin (église ?) devant la porte du Marais (S. Provost)
11. Plans comparés de Shumen, Rendina et du Réduit byzantin de Philippes à la même échelle (S. Provost)
12. Relevé microtopographique de l'îlot iN 13 et restitution (L. Fadin, EfA).
13. Inscription de l'évêque Kartzimopôlos (S. Provost)
14. Bloc du piédroit de la porte de Kartzimopôlos (S. Provost)
15. Croix sculptée dans une niche sur la paroi intérieure de la porte de Krénidès (archives EfA, Philippes 24465)
16. Plan général de la ville basse avec la distribution des monnaies et du petit matériel d'époque byzantine des fouilles anciennes (S. Provost, L. Fadin)
17. Chapiteau à griffons de la Basilique D (S. Provost)
18. Tombe d'époque byzantine dans la nef de la Basilique B (archives EfA)
19. Inscription du stratège Romain et du tourmarque Léon (S. Provost)



Plan d'ensemble restitué de Philippes byzantine (IXe-XIIe s.) (topographie de L. Fadin)

Fortifications (post-) byzantines

1. Acropole
2. Tour de l'acropole
3. Diateichisma nord
4. Diateichisma sud
6. Porte de Krénidès
7. Porte de Néapolis
14. Porte du marais
15. Remparts du Réduit byzantin
16. Porte de Kartzimopólos

Églises (post-) byzantines

5. Annexes de la Basilique C
8. Église et « Prison de Paul »
9. Octogone B
10. Basilique B
11. Chapelle de la Basilique D
12. Chapelle de la tour de l'Acropole
13. Église (?) de la Porte du marais
15. Chapelle de la Basilique extra muros
22. Chapelle (?)

Habitat (post-) byzantin

17. Réduit byzantin
18. Quartier du parking du musée
19. Îlots 4 et 5 à l'est du forum
20. Quartiers sud-est
21. Maison des fauves

■ Zones principales d'activité à l'époque médiobyzantine